

SOUVENIRS DE VACANCES ESTIVALES ORANAISES

La Corniche devenait une enceinte omnisports pleine d'humour

Les vacances estivales 2003 viennent de jouer un bien vilain "tour de reins" à notre traditionnel chroniqueur sportif André Sansano, qui, alité à Aigues-Mortes dans le Gard, n'a pu assurer son habituelle rubrique. On ne sait pas si ses maux ont été provoqués par les festivités dansantes de la JSSE à Villeneuve de la Raho ou par la chaleur des ascensions télévisées du Tour de France, c'est pourquoi la rédaction de "l'Echo", en attendant son retour dans le 289, lui adresse cette potion magique à base de stimulants souvenirs qu'il a du vivre, lui aussi, sur la Corniche oranaise.

Dès les trois coups de brigadier levant le rideau sur le théâtre d'été qu'offrait la Corniche, depuis le Rocher de la Vieille de Saint-Roch jusqu'aux dunes de Falcon, une vie sportive s'installait pour trois mois, en transformant nos plages, en enceinte omnisports et de rigolades, avec le volley-ball et le football sur le sable, et en ouvrant la somptueuse rade bien abritée depuis la pointe Sautille jusqu'au promontoire du cap Falcon, à de nombreuses compétitions maritimes : natation, canoës et kayaks, régates de voiliers et de dériveurs, championnats de chasse sous-marine, principalement réservées aux jeunes. L'atmosphère des exploits d'été était identique à celle de nos compétitions hivernales au sein de nos associations et clubs urbains. Cependant, leurs maillots demeuraient aux vestiaires pour laisser place aux couleurs symboliques des équipes représentatives des plages qui nous accueilleraient. Le volley-ball de plage, baptisé de nos jours "Beach Volley" tenait la vedette en raison de sa mixité, devant la "Jouquette", plutôt réservée aux "footeux machos" (le "Beach Soccer" en ce millénaire).

Ces rencontres, plus détendue avec les règlements draconiens, avaient pour stade le sable des plages, et se disputaient, la plupart du temps, avec des équipes mixtes, aux heures fraîches des fins d'après-midi ou en nocturne. Leur pratique sur le sable avait été importée par les G.'s après leur débarquement sur la plage des Andalouses, en novembre 1942. De sorte qu'elle apparut sur les plages oranaises, bien avant son arrivée, dans les années 1945 - 1946, sur la Côte d'Azur. Les compétitions officielles de volley-ball, chères à l'entraîneur galliste Pascal Vinachez, tout comme les coupes de hand-ball organisées par Jo Torroja (PMO) et les tournois de tennis de Gilbert Rosas (LTCCO) se jouaient, avec des représentations féminines et masculines, mais sur la terre battue des stades de plein air : Le Stand Gasquet de Bouisseville, la Palmeraie de Clairefontaine et la Pinède d'Aïn-El-Turck. La particularité de ces compétitions estivales consistait à réunir, avec des estivants amateurs de ce sport, les meilleurs volleyeurs d'Oranie, d'Algérie, du Maroc et de Tunisie, et même certains venus de Métropole. Ainsi pouvait-on voir se regrouper, sous la bannière d'un des lieux de vacances, des joueurs de valeurs, internationale, nationale ou régionale, portant, en hiver, les maillots pour les Oranais : G.C.O (Gallia Club d'Oran) - J.S.S.E. (Jeunesse Sportive de Saint Eugène) - G.M.O. (Glorieuse Marine oranaise) et la célèbre A.S. Transat (Association Sportive de la Cie Générale Transatlantique) ; Pour les Algérois : Hydra-J.S.E.B. (Jeunesse Sportive d'El-Biar) - A.S.S.E. (Association Sportive de Saint Eugène) - R.U.A. (Racing Universitaire d'Alger) ; pour le Maroc : W.A.C (Widad Athlétique Club) - J.S.C. (Jeunesse Sportive de Casablanca); pour la Tunisie : (Club Sportif C.S.H.L Hammam Liff). Les représentants du volley de la Métropole étaient évidemment en majorité des Oraniens séjournant là-bas comme étudiants en Facultés et Universités ou bien y accomplissant leur service militaire, mais en plus des camarades d'études ou des équipiers des clubs dans lesquels ils évoluaient et qui avaient noms : Arago de Sète - Montpellier Université Club - Racing Club de Paris - Stade français et Association Sportive de Cannes, et qu'ils avaient invité, en vacances chez eux.

Autant de sélections d'un haut niveau. Les maillots s'adaptaient aux

thèmes et appellations données par les bandes de jeunes - filles et garçons - qui fréquentaient, pour la plupart, ces plages depuis leur naissance : "Pirates", "Boucaniers", "Pescadores", "Marsouins", "Langoustes", "Chacals"...etc.

Si ces clubs plagistes ne duraient que le temps des vacances, ils avaient aussi la particularité de réunir dans ces équipes de volley de plage, tous les adeptes des autres disciplines : Football, Athlétisme, Judo, Handball, Natation, tennis qui étaient les autres sports préférés des Oranais.

D'autre part, si le respect des règlements de la Ligue d'Oranie de volley-ball était rigoureusement appliqué par des arbitres officiels durant les matchs livrés dans l'esprit olympique, il n'en était pas de même sur les plages, dont les terrains aux limites plus ou moins contestables - tracées avec le talon - et équipés d'un filet dont la hauteur baissait de cinq à dix centimètres, offraient des matches mixtes, hauts en couleurs et folkloriques. Si la souplesse du sable freinait la détente des "smashers", "passeurs" et "préposés au contre" lors des attaques au filet, elle avantagait par contre nettement les "défenseurs", "ramasseurs et récupérateurs", dont les superbes plongeurs sans risque d'égratignures entraînaient quelques libertés avec les fautes de main et avec les impacts des balles mordantes sur les lignes arrières. Des contestations d'un poids sportif assez peu justifiable ne manquaient pas d'animer la chronique estivale. Les trois principales sciemment établies en la circonstance étaient : la première, vis-à-vis du fair-play. Invention britannique non applicable, selon nous, au volley-ball de plage ou "beach volley", puisque les Anglais ne le connaissaient pas. Donc, liberté totale nous était ainsi donnée, de tracer le terrain sur la zone de sable où nous recevions l'équipe adverse. L'astuce la plus perverse conduisait à planter les poteaux du filet sur une pente sablonneuse, connue de nous seuls et sur laquelle nous nous entraînions régulièrement, de manière à adopter la tactique la plus avantageuse pour surprendre les visiteurs. Avant leur réalisation de la teneur des pièges provoquant leurs contre-performances, les sets en notre faveur s'inscrivaient. La réciprocité s'appliquait, lors du match revanche, sur la plage voisine. Le deuxième cas reposait sur les possibilités de discussions, entre les douze acteurs, de fautes reprochées, avec le soutien des chorales respectives de nos fans qui s'affrontaient à coups de noms d'oiseaux ou bien dans des lancers de boules de sable et parfois des seaux d'eau de mer. Tout cela dans une bonne humeur estudiantine extra sportive.

La troisième et dernière mesure, la plus cruelle malgré un côté bon enfant, s'appliquait en fin de rencontre, que le résultat fût favorable ou défavorable pour les équipes en présence, à une seule personne : l'arbitre volontaire et bénévole. Participants, vainqueurs et vaincus, aidés de leurs supporters, avaient une façon peu orthodoxe de shunter leur degré de tension emmagasinée lors du déroulement de la partie, en honorant "l'officiel" d'une baignade forcée. Le second volet attractif de cette vie sportive était la "Jouquette". Née sur les plages de la Corniche oranaise, semble-t-il, avant les rencontres de football sur les plages brésiliennes de Copacabana, elle appartenait uniquement au patrimoine sportif de l'Oranie et à la gent oranaise du football dont faisaient partie ses créateurs, Marcel Folgado, pigiste sportif de "L'Echo d'Oran", et Antoine Sirvente. Tous deux grands supporters du Real de Madrid de l'époque et fans de Di Stefano et Kopa, dont ils rêvaient et se persuadaient même de réaliser les proesses originelles, avaient instauré cette pratique du ballon rond à Paradis Plage qui en était devenu le sanctuaire privilégié en raison de son étendue sablonneuse la plus longue de la Corniche sur deux ou trois kilomètres, depuis le Casino jusqu'à Trouville.

Il y avait donc suffisamment de place pour ces évolutions, pompeusement qualifiées, de footballistiques, de ces adultes, en principe anciens footballeurs, devenus de ventripotents supporters des équipes

de notre ville. Tout au moins, pouvait-on y croire à l'écoute des commentaires et critiques réciproques de ses acteurs, lors de l'inévitable baignade suivant ces empoignades. Leurs éclats de voix en cours de parties disputées avaient eu nettement plus de résonance que le bruit des frappes de balle. Si la "Jouquette" ne possédait ni le niveau, ni le mérite de raviver les talents juvéniles de ces quadragénaires qui y croyaient pourtant encore ferme, elle avait la propriété de leur en conserver quelques illusions sous les maillots de leurs équipes respectives d'antan.

D'autant plus que la sphère classique en cuir ne faisait rien pour faciliter d'impossibles exploits de leur part. Dès que des passes hasardeuses ou des tirs incontrôlables l'avaient conduit à se rafraîchir dans la mer voisine, le ballon mouillé ne manquait pas au retour sur la plage de s'enrober de sable. Il devenait de plus en plus pesant et fort glissant, et il provoquait alors une succession de véritables acrobaties ou "gamelles" du plus bel effet. Les tracés du terrain et des buts, les fautes et accrochages ne correspondaient à aucune règle britannique mais semblaient avoir plutôt échappé à une médiévale soule ou à un colorié calcio florentin.

Volley de plage et "Jouquette" virent apparaître, quelques années après, une sérieuse concurrence sur l'initiative d'un "Patos": Jean Lavoine, ancien champion et recordman de France de canoë et kayak en rivière. Les oueds plutôt secs de l'Oranie ne pouvant guère lui permettre de pratiquer sa discipline favorite, Lavoine eut l'idée de s'y livrer, en premier lieu dans le bassin du port de Mers-El-Kébir, puis au large d'Aïn-El-Turck, dans les baies du Cap Falcon et de la pointe Sautille, toutes deux réputées pour le calme plat qu'elles pouvaient offrir à ce genre d'esquif, peu adapté aux vagues enchevêtrées et capricieuses de la Méditerranée. Il décida alors d'y organiser des compétitions maritimes. Canoës et Kayaks s'établirent ainsi un droit de cité, pendant les vacances en s'inscrivant au programme des festivités de l'Assomption et en augmentant l'enthousiasme juvénile de nos bandes de 1950 à 1960. Lavoine était parvenu à transmettre sa vocation et à entraîner dans son sillage, c'était en la circonstance le mot juste, de nombreux émules parmi les jeunes sportifs de notre littoral. De telles embarcations étaient plutôt rares. La flotte estivale ne se composait que de "Pasteras" à fond plat, à rames ou à moteur hors bord, réservées à la pêche en bordure du rivage, ainsi que de "racers", à coque d'acajou, pour la pratique du ski nautique. Les rares canoës de la Corniche n'avaient aucune similitude avec les véritables engins de compétitions olympiques, ils s'assimilaient davantage à ceux des tribus indiennes du Canada. Cependant, ils n'étaient ni en peau de phoques, ni en peau d'élan ou taillés dans une écorce d'érable. Un charpentier de marine de l'avant port d'Oran les fabriquait à la demande des jeunes lecteurs de Jack London, à l'aide de lamelles d'acajou.

Jean Lavoine, afin de ménager la résistance de ses engagés plutôt bécotiers en la matière, avait écourté le premier parcours dont le départ fut donné au large de la presqu'île du Fort espagnol de Mers-El-Kébir, jusqu'à une ligne d'arrivée au large de la plage d'Aïn-El-Turck. Sur les huit canoës engagés, un seul, celui du tandem J.P. Rovira-Solere, termina l'épreuve. Les autres concurrents épuisés, avaient été contraints à l'abandon, mais principalement en raison de problèmes de matériels : Les coques, mal entretenues puis mal calfeutrées, avaient embarqué tellement d'eau, que la compétition au fil des miles marins avait pris, de plus en plus, l'allure d'une course de sous-marins. Comme disaient les anciens : "On ne fait jamais d'omelette sans casser des oeufs !". Aussi ces incidents ne découragèrent pas Jean Lavoine ni ses premiers adeptes prêts à repartir à l'abordage l'année suivante.

Les sportifs oranais ayant la réputation de relever tous les défis et de ne s'avouer jamais vaincus, s'appliquèrent à bien enregistrer les conseils et enseignements prodigués sur la technique de rame, mais surtout sur l'entretien et les améliorations à apporter à leurs bateaux et à leurs équipements, afin de démontrer à leur mentor "Patos" qu'ils pouvaient aussi bien manier ces canoës que les Ardéchois ou les Alpains. A un tel point, qu'au rendez-vous du 26 août 1951, seize équipages se retrouvaient sur la ligne de départ, un record d'engagement qui ne sera jamais battu par la suite. Si les concurrents n'étaient toujours pas des spécialistes chevronnés des sports nautiques, ils demeuraient à 95 % des pratiquants confirmés ou titrés d'autres disciplines sportives. Le crû 51 réunissait, pagaies en main, des tennismen

(Randier - Garcia), des footballeurs (les frères Vigneau), des handballeurs (Martinez - Boriello), des athlètes (Suaudeau - Navarro), des volleyeurs (Cohen Scali - Stora), il allait toutefois révéler deux jeunes n'ayant jamais participé à un challenge sportif quelconque et en outre benjamins de la course : Jean de Guibert et Paul Rovira.

Une nouvelle race de sportifs oranais venait de naître sur la Corniche : Les canoëistes et les kayakistes ! Rovira - De Guibert devaient persévérer sur leur lancée, en s'adjugeant, de nouveau, la palme, à trois reprises jusqu'en 1955. Paul Rovira ayant dû renoncer aux vacances sur la Corniche, pour parfaire ses études en Métropole, cela avait entraîné l'éclatement de l'équipe. Par contre Jean de Guibert devait demeurer, cependant, le plus titré des concurrents avec cinq succès - les deux derniers ayant été obtenu avec des partenaires différents : Tari (1956) et Laborde (1957) - sur six participations. Au palmarès des canoëistes s'inscrivirent Alazard et Koenig ; Miailly et Santabarbara ; Boriello et Gomez ; Boronad et Andréoletti ; De Guibert et Tari ; De Guibert et Laborde; Pastor et Picarel.

A partir de 1954, Saint Roch devint la station de départ d'un parcours plus long dans le sens du courant jusqu'au virage du cap Falcon, qui prenait fin sur une remontée à contre-courant jusqu'à l'arrivée jugée à Aïn-El-Turck. Guy Boronad et Roger Andréoletti, deux gymnastes confirmés de la salle de "L'Oranaise" (nichée dans des remparts du Château Neuf, que tout Oranais se devait d'avoir fréquenté, au moins un jour dans sa vie), en furent les premiers vainqueurs. Boronad, mordu du canoë, recevait cette fois-là, la consécration. Grand fidèle de l'épreuve de Jean Lavoine, il figura, jusqu'à sa suspension, à sept classements, avec trois équipiers différents, et en obtenant notamment trois places de dauphin avec son habituel partenaire Henri Ibanez. Quant à Roger Andréoletti, pas du tout affidé des sports d'équipe, sa passion était le culturisme qu'il assouvissait à "L'Oranaise", en se classant d'ailleurs parmi les trois meilleurs adeptes de l'Oranie, avec les frères Oliva. Il avait simplement apporté l'aide de sa puissance musculaire à la finesse du coup de pagaie de son partenaire pour une unique participation. La pelote basque l'attirait davantage et il troqua, de nouveau, avec joie, la pagaie pour la pala.

Cette manifestation nautique était d'une grande richesse divertissante par le fait que chacune de ses éditions offrait une attraction, aussi surprenante qu'inattendue sur le plan de la rigolade !

L'année 1956 avait apporté une touche exceptionnelle à la compétition avec l'engagement d'un équipage féminin en canoës : la délicieuse Pierrette Hurlin, brillante sportive oranaise, championne d'Algérie de tennis de table et sélectionnée d'Oranie de volley-ball, et la jolie Anne Gallian parcoururent, pour la plus grande fierté de notre bande, en 23 minutes, les trois kilomètres de l'épreuve réservée aux féminines. A l'arrivée, elles avaient déclaré qu'elles auraient pu mieux faire, avec d'autres concurrentes. Il n'y en aura plus ensuite.

Toutefois, la vedette leur avait été ravie par le sportif éclectique d'Oran, Jean Borie, propriétaire de la Brasserie "Le Clichy", le temple de la jeunesse oranaise sur la rue d'Arzew. L'extraordinaire Jeannot, joueur de tennis de talent et réputé pelotari avait souhaité à son tour, remplacer sa raquette par une pagaie pour relever le défi de son ami haltérophile Roger Andréoletti, en déclarant à haute voix dans la solennelle enceinte de "l'Oranaise" que, puisque ce dernier avait gagné cette course : "Cela ne serait qu'une formalité pour lui !". Il avait donc recruté dans son sillage un autre pelotari, Raymond Pastor, de "l'Oranaise". La participation de Jean Borie à une compétition, quelle que fût la discipline concernée, constituait une attraction sûre. Il y avait donc foule, ce jour-là, sur la plage d'Aïn-El-Turck pour assister au départ de ce curieux équipage. Le spectacle démarra, dès la mise à l'eau, avec une vaguelette fort irrespectueuse qui s'était embarquée à bord. Les deux canoëistes avaient dû débarquer pour vider l'embarcation pour vider l'embarcation sous les foudres du "captain" qui s'abattaient, déjà, en déluge sur son partenaire. Impérativement, Jeannot s'était installé sur le siège avant, pour, soi-disant par expérience (aucune en réalité), mieux diriger la cadence de rame. Leurs péripéties acrobatiques proches d'un "lof sur lof" avaient déclenché l'hilarité des autres concurrents qui les attendaient depuis plus d'un quart d'heure, sur la ligne de départ. Trois cents mètres de course plus tard, leur sort était joué : Ils accusaient 10 longueurs de retard ! A hauteur de la plage de Trouville, De Guibert - Tari, les futurs vainqueurs, avaient déjà relégué leurs adver-

saires les plus proches à quinze longueurs. Quant à l'embarcation Pastor - Borie, malgré les nombreux bateaux chargés de chorales qui la soutenaient, elle se retrouvait à la dérive en queue de peloton, au large de Clairefontaine. Jeannot décida brusquement sans rien dire à son partenaire, de regagner la plage, prétextant un manche de pagaie fêlé, et reprochant le manque de pratique à son équipier qui embarquait, selon lui, des "tonnes d'eau" à chaque coup de pagaie. Enfin le fait qu'ils s'étaient engagés en dernière minute et qu'ils n'avaient pas eu le temps de synchroniser leurs cadences de rame, s'ajoutaient à la longue liste d'excuses évoquées. Ces versions du renoncement avaient surpris d'autant que les qualités sportives et les virulents tempéraments des deux partenaires étaient bien connus de tous. Les bateaux accompagnateurs avaient, toutefois, entendu des éclats de voix irascibles entre les deux partenaires : Pastor menaçant même, à plusieurs reprises, de rentrer à la nage. Quant à Jean Borie, quelque peu boudeur, s'il avait confirmé l'accrochage avec son partenaire, il avait précisé que Raymond Pastor avait voulu diriger la manoeuvre alors qu'il n'y connaissait rien et qu'il lui avait refilé un rôle de galérien. La réalité était tout autre : Des crampes auraient un peu troublé la quiétude musculaire du "Captain" qui ne voulut jamais le reconnaître.

Pour la première fois en 1952, enfin ! Les kayakistes s'étaient manifestés : Deux équipages Corrieu - De Los Rios et Cohen - Bensadoun qui terminèrent dans l'ordre et également l'année suivante où l'on enregistra cinq engagements. En 1954, un seul kayak était resté en lice en raison d'un report de date pour cause de mauvais temps (ce décalage du calendrier avait provoqué la défection des autres engagés) : Celui des frères Christian et Claude Sola, futur reporter photographe de "L'Echo d'Oran", qui assurera des reportages de l'épreuve, par la suite. Les deux frangins, toujours très soudés dans tout ce qu'ils entreprenaient, avaient de telles qualités de battants qu'ils passaient leur temps à se fustiger. Totalement néophytes, ils ne manquèrent pas de le faire tout au long des 10 kilomètres du parcours.

Le manque de coordination dans la cadence entraînait des coups de pagaie désordonnés qui accroissait au fil des miles, la fatigue musculaire. Après de bruyantes réprimandes et invectives réciproques, à faire rougir les piaillantes mouettes qui encadraient leur kayak, leurs gesticulations désordonnées placèrent, à plusieurs reprises, leur légère embarcation dans des positions spectaculaires de déséquilibre et de chavirage.

Par chance, ils ne dessalèrent, et encore volontairement, que la ligne d'arrivée franchie au milieu de la haie, faite ironiquement, par la dizaine de canoës arrivés, une bonne demi-heure avant eux, en braillant leur succès - solitaire ! - comme s'ils avaient gagné la médaille d'or des jeux olympiques!

Un black-out total des kayaks se manifesta ensuite durant cinq années. Ces esquifs ne firent leur réapparition qu'en 1959, d'une manière surprenante et à la suite de circonstances plus qu'inattendues, sans aucune relation avec les milieux nautiques, ni avec les lieux de vacances. Mais avec une arrivée en force de huit équipages dont les membres appartenaient au célèbre "Judokwaï" d'Oran, sous l'égide de son professeur Max Pastor (3ème dan).

Ce sont les lignes racées d'un "klipper" noir, kayak de fabrication allemande, plutôt destiné aux lacs de la Forêt Noire et aux torrents du Rhin, reposant sur le sable de Bou-Sfer qui avait attiré l'attention de Max Pastor, durant son footing quotidien sur la plage. Le propriétaire, le commandant Emile Toussaint n'étant autre qu'un de ses élèves, le professeur de judo se muta, à son tour, en disciple doué de la pagaie. Une ou deux sorties le subjuguèrent tellement que Max Pastor s'appliqua à convaincre Emile Toussaint de prendre le départ de la course de l'Assomption. Le phénomène Zen jouant, le Maître devait entraîner huit équipages de ses disciples le Maître, dont deux kayaks, armés par ses frères cadets, Georges et Charles. Les trois garçons de la famille Pastor étaient très proches et liés par les mêmes passions sportives, malgré un défi fraternel permanent d'occuper la première marche d'un podium. Les trois Pastor s'élançèrent donc dans la compétition, en toute logique, avec des partenaires différents, en raison de cette rivalité sportive fraternelle. La hiérarchie familiale devait être respectée : Max, le sage éducateur, gagnait en compagnie de Toussaint, alors que Georges, le Gladiateur, suivait au palmarès, allié à Jo Torroja (qui avait obtenu une quatrième place en canoë en 1956, à cinq minutes des

vainqueurs De Guibert - Tari), précédant le calme Charles - David de la famille entre ces deux Goliath fraternels - et son coéquipier Garcia. Ce retour des kayaks devait se maintenir jusqu'à la dernière année de la manifestation, au large des plages de la Corniche, et apporter, de la sorte, dans leur particularisme, autant d'anecdotes humoristiques que les canoës : Certaines doivent toujours demeurer en mémoire oranaise. La première se situa, toutefois, au niveau de l'exploit sportif, au cours d'un grand prix organisé, avec la programmation séparée, pour la première fois, en deux courses, des canoës et des kayaks. Grande surprise à l'annonce des engagements : Max Pastor figurait dans les deux épreuves longues de 6 miles, qui se disputaient à dix minutes d'intervalle. Dans le clan des spécialistes, on demeurait sceptique devant ce coup de poker. Mais Max Pastor tint bon. Après avoir gagné, en compagnie de Jean Picarel, les 6 miles de la course de canoës, devant les benjamins - Piro - Forner - qui ne concédèrent que 30 secondes aux vainqueurs qui avaient l'âge d'être leurs pères, le Maître judoka rejoignit son efficace complice Emile Toussaint, à bord de leur fameux "Klipper". Il n'y eut pas de course : Les deux chevrons du kayak ayant, dès le départ, lâché leurs six adversaires pour terminer avec plus de quatre minutes d'avance sur le team Curtitart - Gachet, déjà classé second en 1959. Cette double victoire, le même jour, en canoë et kayak, inscrivait le nom de Max Pastor au palmarès des exploits de l'Histoire de l'Oranie sportive.

Le dixième anniversaire de la manifestation (août 1960) n'échappa pas à la version humoristique au travers du duel, par kayaks interposés, que se livrèrent pour éviter la dernière place, le judoka Georges Pastor et son partenaire Henri Gardes, un gabarit identique au sien (1 m 85 pour 80 kilos) dont les seules pratiques sportives se partageaient entre la pêche à la palangrotte et la chasse sous-marine, et l'équipage des handballeurs de l'année précédente Jo Torroja et André Gomis.

Les 180 kilos accusés à eux deux sur la balance, par Gardes et Pastor représentaient quand même une considérable surcharge pour le malheureux esquif de 20 kilos à peine qui devait les supportait. Cet excès pondéral pesa toutefois à bon escient sur sa ligne de flottaison puisqu'il leur permit finalement de reléguer Torroja et Gomis à plus d'une minute. L'équipage Pastor - Gardes m'avait rendu plus sceptique à l'époque sur l'engagement d'Henri Gardes dans pareille aventure, car s'il était un compétent partenaire de pêche, il n'avait jamais été trop attiré par les avirons d'une "Pastera". 40 années après, le mystère de pareil équipage demeure toujours !

Cette vie sportive humoristique des plages de la Corniche, offrait également aux générations de parents et grands-parents, leurs propres manifestations ludiques programmées, en raison des occupations professionnelles de certains d'entre eux, lors des soirées et des week-ends. Des parties de pétanque folkloriques et acharnées à souhait, que les spécialistes de la Canebière n'auraient pas reniées, ainsi que des concours de jeu de boules à la longue avec, naturellement, un règlement "à l'Oranaise", modifiable sur chaque boudodrome estival, se disputaient devant un public familial, plus ou moins âgé, au grand complet qui apportait un soutien vocal, aussi électrique que celui de nos bandes estudiantines, à la rivalité de chaque station. Une manifestation bruyante et partisane, saluait la moindre contestation d'un point, dont le jugement n'avait été facilité par l'éclairage des lampions accrochés à des guirlandes décoratives. Ces journées des anciens étaient, par ailleurs, consacrées à la pêche : Soit à la canne depuis les rochers et les plages, soit au large en bateaux, si l'état de la mer le permettait. Dans le cas contraire, des tournois de belote et de rami, avec des cartes françaises ou de "Copa" et de "Ronda", avec des cartes espagnoles, y palliaient. Il y avait aussi les concours de jeux de dames ou de dominos, auxquels excellaient les participants musulmans, et qui se déroulaient surtout dans les bars et les brasseries de la rue centrale d'Aïn-El-Turck.

Ce programme sportif éclectique trouvait son pendant dans les festivités artistiques et gastronomiques, des comités des fêtes des stations estivales. Chaque 15 août dressait de grandes tables sur une parcelle de terrain non bâtie, et sur lesquelles de grandes poêles ou des plats géants laissaient échapper les senteurs d'un "caldero", d'un "gaspacho", d'un riz aux crevettes ou aux moules ou aux poulpes, ou avec les trois ingrédients à la fois. Ce diner gaulois qui se renouvelait ensui-

te, en dehors de l'assomption, dans les sept plages étaient dignes d'une Bande dessinée.

Hélas ! Le triste avenir réservé à notre merveilleuse province devait, comme dans beaucoup d'autres domaines, amener le chant du cygne pour cette ambiance sportive, chahuteuse, rigolarde des festivités du 15 août de la Corniche.

Adieu ! Festivités du 15 août. Adieu ! Enceinte sportive estivale !

Adieu ! Canoës et kayaks qui avaient vu le jour en ces plages de Saint Roch jusqu'au Cap Falcon. Certains d'entre vous ont dû être immolés, à la manière des drakkars chargés de cendres des conquérants vikings : Vos épaves enfouissant, à jamais, les testaments de tant de

joies que vous aviez procurées en ces lieux, jusqu'au plus profond de ces eaux de cette côte méditerranéenne, où se sont enterrés également, cette "Jouquette" unique en son genre, et ce volley de plage, institution typiquement oranaise, si chers à notre enfance, à notre adolescence et à notre jeunesse d'adultes dans les sables de l'Atlantide des Temps modernes qu'est devenue la Corniche oranaise. Toutefois son rite sportif et jovial n'a pu s'effacer, contrairement à ce qu'a pu chanter Jacques Prévert, dans les coeurs de ses fans séparés, désunis par la bourrasque de l'Histoire qui les a conduit sous d'autres cieux loin de ce sable attachant de nos anciens rivages.

Intérim